



© THOMAS HOBBS AMANDA LÉPORE

THÉÂTRE

Quatre histoires de chair

Trois ans après *No One*, la compagnie Still Life retrouve la scène des Tanneurs pour une création en quatre formes courtes, comme autant de pulsions.

ALIÉNOR DEBROCC

Onze ans déjà que Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola créent des spectacles ensemble. Après le succès de *No One*, Prix Maeterlinck de la meilleure mise en scène en 2020, ils poursuivent leur exploration d'un théâtre visuel et non verbal, qui s'inspire cette fois du mouvement hyperréaliste, puisant dans les univers de Ron Mueck et Sam Jinks pour «avec du faux, provoquer de vrais sentiments». D'un anniversaire de mariage à une chambre d'hôpital, d'une expérience de réalité virtuelle à une réunion de famille dans un café, *Flesh* plonge les spectateurs dans l'épaisseur des chairs pour proposer quatre déclinaisons de la fragilité humaine. Fil rouge de ces quatre histoires courtes qui s'enchaînent et se répondent: notre besoin d'entrer en relation et, au-delà, de nous étendre.

«Le spectacle est traversé par des gouffres où la mort et la solitude s'invitent, mais aussi par des moments où le manque, l'absence se donnent à voir. Chaque personnage avance, non sans risques, dans des interactions sociales, familiales, intimes, personnelles plus ou moins solides, avec des relations à soi et aux autres plus ou moins grandes», commente Aurelio Mergola.

L'origine de ce projet remonte au premier confinement, quand Sophie Linsmaux et lui apprennent que *No One* ne pourra finalement pas aller à Avignon, le festival étant annulé: «Nous ne pouvions pas nous voir, et nous avons écrit de manière instinctive, chacun de son côté. La thématique de la solitude s'est imposée mais, en creusant cette matière, c'est finalement le besoin de contact, la relation à l'autre et son manque, qui se sont imposés.»

Cette écriture en duo, les auteurs la conçoivent comme une longue didascalie, très détaillée, qu'ils partagent ensuite avec Thomas Van Zuylen, scénariste avec qui ils ont l'habitude de travailler: «Tout est écrit avant d'arriver au plateau. Il y a très peu de place laissée à l'improvisation. On détaille les enjeux de chaque scène, les personnages et leurs relations, puis on ouvre

cette matière aux comédiens et à Aurélie Deloche, notre scénographe, pour faire évoluer le spectacle grâce aux univers de toutes les personnes qui vont enrichir le projet.»

Un théâtre privé de mots

Les deux fondateurs de Still Life aiment dire qu'ils dépeignent sans mots «un monde où tout va formidablement mal»: une formule qui sous-entend l'importance du grain de sable dans la machine bien huilée du système, l'élément déclencheur d'une situation souvent catastrophique qui va susciter l'émotion du public et le reconnecter à notre commune humanité.

«Comment, à travers quelque chose de terrible, nous pouvons révéler une étincelle, un espoir», note Aurelio Mergola.

Pour ce faire, les mots n'ont finalement pas tant d'importance – en tout cas moins que les images et les actions des comédiens, qui vont créer l'empathie. «Nous n'avons pas tout de suite fait le choix d'un théâtre privé de mots, mais, dès notre premier projet, on s'est rendu compte que la parole était plutôt anecdotique, qu'elle n'était pas le vecteur principal de notre théâtralité. Nous avons davantage le souci de créer un univers visuel», se souvient Aurelio Mergola. «Un corps mis en scène dans un espace bien précis raconte déjà beaucoup.»

Au fil du temps, lui et Sophie Linsmaux ont cherché, par l'écriture, à discerner ces endroits normés où la parole n'est pas requise pour se comprendre: «Nous choisissons des endroits où la communication verbale n'est pas nécessaire pour qu'une histoire puisse se raconter. On s'amuse à enrayer la machine avec un élément perturbateur pour que le lien, la rencontre entre les personnages, se fasse, pour leur permettre de continuer à vivre, à appréhender le chaos.» Si la forme de départ est hyperréaliste, l'histoire dérape donc au fur et à mesure, plongeant le public dans quelque chose de plus fantastique, voire d'onirique. «Les acteurs et actrices avec qui nous travaillons ne doivent pas incarner, ils doivent donner à voir. Ils ne doivent pas tout prendre en charge, mais utiliser la lumière, le son, l'espace, les accessoires et les objets qui participent à raconter l'histoire.»

«Flesh» de la Cie Still Life, de Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola. Théâtre Les Tanneurs, du 15 au 26 février.

«Chaque personnage avance, non sans risques, dans des interactions sociales, familiales, intimes, personnelles plus ou moins solides.»

AURELIO MERGOLA
COCRÉATEUR

Brussels Art Walk

Après son édition 2022 reportée du 19 au 26 juin à Brussels Expo, au Heysel, la Brafa soutient l'initiative de 36 galeries dans le centre de Bruxelles, qui exposent du 17 au 20 février.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEJ

Cette initiative baptisée Brussels Art Walk, soutenue par la Brafa, a été lancée par un regroupement de marchands bruxellois liés à la Brafa qui, à la faveur d'un calendrier artistique moins chargé jusqu'en avril, s'est concerté pour proposer cette manifestation. Dans l'esprit de Brafa in the Galleries en 2021, la foire a décidé de les soutenir.

Ces marchands éminents exposeront leurs plus belles pièces et accueilleront leurs confrères belges et étrangers dans leur galerie. Du jeudi 17 au dimanche 20 février, 36 exposants participants de la future édition 2022 de la Brafa, en juin, réuniront, outre les Belges, huit galeries parisiennes, une galerie londonienne et une barcelonaise.

Pour ce marché comme pour d'autres, la période est rude, en raison d'une politique sanitaire restrictive et des incertitudes qu'elle a engendrées. Face aux hypothèques que faisaient peser des mesures gouvernementales soufflant le chaud et le froid, ces incertitudes ont conduit la direction de la Brafa à reporter l'édition traditionnelle de janvier.

Brussels Art Walk soutiendra ces exposants en leur apportant un regain de visibilité et en aidant à maintenir le lien avec les collectionneurs et le public. Ces galeries présenteront une palette de ce que la foire réussit chaque année: un mélange riche et surprenant de styles et d'époques.

Harold t'Kint de Roodenbeke, président de la Brafa, souligne: «Des confrères gantois, parisiens, londoniens prendront leurs quartiers dans des galeries et espaces d'exposition du centre, au Sablon et à proximité de l'Avenue Louise. Ce parcours s'inspire de l'éclectisme propre à la Brafa: les marchands exposeront leurs plus belles pièces d'art ancien, moderne et contemporain, d'art tribal, archéologique, de mobilier du XVIII^e au XX^e siècle, sculptures, argenterie ou porcelaine.»

Cette promenade permettra d'admirer entre autres chez Philippe d'Arschot un pomander en argent gravé du XVII^e (ci-contre), sorte de pomme de senteurs à six compartiments, ou chez Didier Claes l'une de ses pièces maîtresses: un élégant poignard Songye d'Afrique centrale.

Plus d'infos sur le site
www.brafa.art/fr/brusselsartwalk.



Pomander en argent, 1620-1630, à la galerie d'Arschot et Cie.
© BRAFA/D'ARSHOT

L'ÉCHO DES SÉRIES

«Pandore», la nouvelle série sur le pouvoir de la RTBF

Après «La Trêve», Anne Coesens et Yoann Blanc reviennent s'affronter dans l'arène politico-judiciaire de «Pandore», la nouvelle série de la RTBF. Elle campe Claire, une juge d'instruction incorruptible aux prises avec un scandale de corruption; lui incarne Mark Van Dijck, un politicien populiste, prêt à tout pour accéder au pouvoir.

Cette série s'intéresse à la thématique du pouvoir, ainsi qu'au rapport à la réalité en fonction de la position que l'on occupe dans la société, que l'on soit juge, politicien, activiste ou journaliste.

Bruxelles est aussi mise à l'honneur, avec sa diversité, ses côtés glauques, ses embouteillages, bref, son joyeux bordel. Enfin, on épinglera de beaux portraits de femmes, dans toutes leurs facettes: fragiles et battantes.

> «Pandore», dès dimanche sur la Une et Auvio.